

cria à la calomnie ; néanmoins il se rappela ce proverbe : Il n'y a pas de fumée sans feu !

“ Il fit épier sa femme, fouilla les tiroirs de l'imprudente et acquit la certitude qu'il était trompé.

“ Une explication eut-elle lieu entre les deux époux ? Cela est possible, probable même, à en croire les indiscretions des domestiques.

“ Dans ces derniers temps, Mme de Reybole avait pris l'habitude de s'enfermer dans sa chambre, se plaignant des emportements de son mari, qu'elle déclarait atteint d'un commencement de folie.

“ Avant-hier soir, Mme de Reybole rentra comme d'habitude à l'heure du dîner, et après le repas se retira dans sa chambre.

“ Au dire des domestiques, le mari et la femme paraissaient très calmes. M. de Reybole, qui souffrait moins que les jours précédents, avait pu marcher dans son appartement sans le secours de Lucien, son valet de chambre, et en s'appuyant sur sa canne.

“ Cette canne est un fort bambou qui recèle une courte lame d'acier triangulaire.

“ Vers dix heures du soir, M. de Reybole se fit déshabiller par son domestique, qui le laissa très tranquille.

“ Or, hier matin, entrant chez son maître à l'heure habituelle, le valet de chambre fut tout étonné de trouver le lit vide, bien qu'une partie des vêtements fussent restés sur le siège où ils avaient été déposés la veille.

“ Cette disparition causa un véritable effroi au serviteur, qui appela immédiatement les autres domestiques.

“ Tout naturellement, on courut d'abord chez Mme de Reybole, dont l'appartement était séparé de celui de son mari par le salon, le boudoir et la salle à manger. La porte de la chambre était close, ce qui, d'abord, ne surprit point. On frappa plus fort et on appela. Rien. Aucun bruit à l'intérieur de la pièce. Pourquoi ce silence ? Cela devenait effrayant.

“ La femme de chambre songea au cabinet de toilette, qui avait une issue sur un couloir de dégagement. Elle y courut. La communication était ouverte, elle pénétra dans la chambre qui était dans l'obscurité, Mme de Reybole faisant toujours fermer les volets et tirer les rideaux avant de se coucher.

“ La femme de chambre appela de nouveau. Même silence.

“ Alors elle ouvrit une fenêtre et les volets de cette fenêtre.

“ Un spectacle horrible, épouvantable, s'offrit à ses yeux.

“ Sur le lit, souillé de sang, la jeune femme était étendue, la gorge nue et ayant au cœur une blessure autour de laquelle le sang s'était figé. La tête était livide et le corps froid.

“ Sur le tapis, M. de Reybole gisait, à demi vêtu, la poitrine traversée par un poignard resté dans la plaie.

“ La femme de chambre se mit à pousser des cris effroyables, se précipita sur la porte de la chambre dont elle tira le verrou et qu'elle ouvrit.

“ Aussitôt tous les serviteurs entrèrent et joignirent leurs lamentations et leurs cris à ceux de la camériste, qui était véritablement folle de terreur et de douleur.

“ Sur la poitrine de Mme de Reybole, placée entre ses deux seins, il y avait une lettre. Cette lettre, signée Maxime, était la preuve manifeste des relations qui existaient entre le jeune homme et la jeune femme.

“ Sur un siège se trouvait la canne qui servait de gaine au poignard.”

Ce récit se terminait par la phrase consacrée :

“ La justice a commencé son enquête.”

.....
L'enquête était toute faite, rien que par l'examen des lieux, des cadavres et des objets.

Par une force de volonté extraordinaire, le mari avait pu se traîner sans bruit jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, en passant par le cabinet de toilette. Arrivé près du lit il avait frappé d'une main sûre la malheureuse pendant son sommeil.

Pour expliquer et justifier son crime, M. de Reybole avait percé de son poignard la lettre révélatrice, et s'était tué ensuite.

Comment Mme de Reybole ne s'était-elle pas réveillée au bruit des pas de son mari et n'avait-elle pas lutté contre son meurtrier ? Voilà ce que l'on ne pouvait expliquer autrement que par l'emploi d'un narcotique administré furtivement à la victime, soit dans ses aliments, soit dans la tasse de thé qu'elle prenait chaque soir.

Comme bien on pense, l'événement eut un immense retentissement.

Tout naturellement Maxime de Verdraine fut interrogé par les magistrats. Bien qu'il fût reconnu que sa liaison avec la belle Arlésienne avait été la cause directe du terrible drame, il ne fut pas inquiété, il ne pouvait pas l'être. Mais le scandale était trop grand pour que le jeune homme bravât l'opinion publique en demeurant à Grenoble. Il ne fallait plus aussi que ses grands-parents songeassent à le marier dans le pays, au moins avant qu'un assez long temps se fût écoulé.

Le grand-père et la grand-mère étaient effrayés de tout le bruit qui se faisait autour de ce drame intime, et peut-être plus désolés encore de la conduite de leur petit-fils.

Ils décidèrent facilement le comte à s'éloigner. Il voyagerait jusqu'au moment où l'apaisement, sinon l'oubli, se serait fait sur cette tragédie.

Maxime parti, profondément affecté, sans doute, mais ne se croyant nullement responsable de la mort de Mme et de M. de Reybole.

Le drame conjugal occupa l'attention publique pendant quelque temps et le nom du comte Maxime était sur toutes les lèvres, aussi bien dans la mansarde que dans le salon. Enfin, peu à peu, le bruit se calma, et il ne fut plus question de la mort tragique des époux Reybole que de loin en loin, quand quelque femme un peu évaporée faisait trop parler d'elle.

—Qu'elle prenne garde, disait-on, tout cela pourrait bien finir comme pour la belle Arlésienne.

Quand revint la saison des soirées et des bals, l'absence de Maxime fut regrettée par plus d'une maîtresse de maison, et l'on se demandait pourquoi il prolongeait son exil.

—Après tout, disaient les indulgents, ce n'est pas sa faute. Sans doute, c'est là un grand malheur, mais la belle Arlésienne n'avait qu'à se mieux défendre.

—Mais s'est-elle seulement défendue ?

—On peut dire que non et même que c'est elle qui a attaqué.

—Elle était si coquette !

—D'ailleurs le comte de Verdraine n'était peut-être pas le premier.

On savait que le marquis et la baronne désiraient vivement marier le mauvais sujet, et plus d'une mère n'aurait pas demandé mieux que de lui donner sa fille. N'était-il pas fait pour plaire ? Sans compter qu'il serait un jour immensément riche.

Quelques-uns hochaient la tête, en murmurant :

—Le comte de Verdraine un beau parti, c'est vrai ; mais quels antécédents !

A cela d'autres répliquaient :

—Il s'est certainement corrigé ; d'ailleurs on sait que ces grands séducteurs font d'excellents maris... Eh ! mon Dieu, ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Il est toujours bon qu'un homme ait vécu, connaisse la vie avant de se marier.

Comme on le voit, Maxime était assez vite rentré en grâce. Pendant ce temps, le jeune homme parcourait l'Angleterre où, nous pouvons le dire, il ne se plaisait guère.

On ne s'amuse pas en Angleterre, le pays du spleen par excellence.

Au bout d'une année, il se hasarda à revenir au château de Verdraine, à six lieues de Grenoble. Son grand-père et sa grand-mère s'y trouvaient ; car la vieille baronne, inséparable du marquis, passait chaque année les mois de la belle saison à Verdraine.